

colloque international

vauclousson

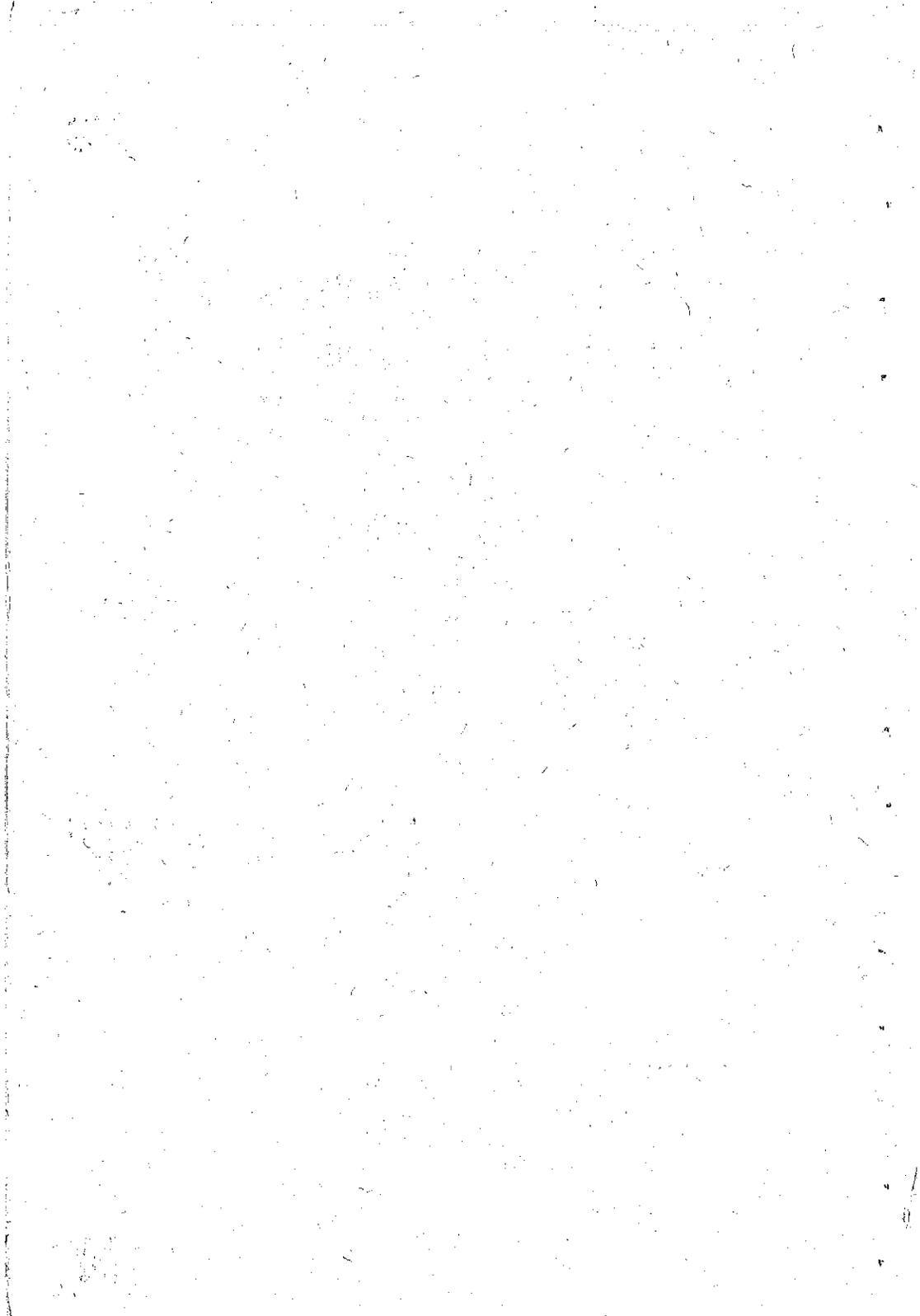
1979

*Le Travail
avec
les familles
de jeunes marginaux*

*numéro
spécial*

tiré à part

**ANNALES
DE
VAUCRESSON**



EXPERIENCES DE GROUPES DE FEMMES MIGRANTES

Margalit COHEN-EMERIQUE

Je présenterai mon expérience avec des groupes de femmes migrantes créés à mon initiative dans Paris, la région parisienne et actuellement Toulouse. Certains de ces groupes, je les ai animés de façon continue pendant une certaine période, d'autres, je les ai rencontrés et les rencontre encore maintenant à intervalles réguliers, d'autres enfin, je les ai suivis de façon indirecte en supervisant régulièrement leurs animatrices.

Ces groupes s'adressent à des femmes juives généralement migrantes venues d'Afrique du Nord, Algérie-Tunisie-Maroc. Mais quoique se situant tous dans la communauté israélite, il faut les différencier en deux catégories :

- 1°/ une forme de clubs de femmes qui se sont ouverts dans les quartiers et grands ensembles où s'est regroupée une population juive. Ces clubs sont ouverts à toutes les femmes qui désirent les fréquenter.
- 2°/ Une forme de groupes plus structurés, pris en charge par des services sociaux spécialisés de cette communauté, services s'occupant de familles venant demander une aide matérielle ou morale pour eux et/ou leurs enfants.

Certaines familles prises en charge dans le cadre de la Protection de l'Enfance ont de multiples problèmes : pour les parents, c'est l'instabilité ou même l'arrêt de l'activité professionnelle du chef de famille liés à une qualification inadaptée à l'économie d'un pays industrialisé, des ressources faibles, une inadaptation à la vie en France, des problèmes de santé multiples et interminables, et enfin, un sentiment d'incompétence des parents quant à leur rôle éducatif en France. Pour les enfants, c'est le tableau habituel des échecs scolaires précoces, des troubles du comportement et de la prédelinquance. Ces groupes de femmes ont donc été créés pour aider les femmes des familles suivies par un service social ; mais ils peuvent aussi recevoir des femmes extérieures amenées par les participants.

Ces deux types de groupes ont des points communs et des différences : en commun, on retrouve dans les deux, mais de façon plus dominante dans le deuxième type, une population de femmes originaires du Maghreb, de classe sociale défavorisée et imprégnées encore très fortement de leur culture d'origine. Elles ont du mal à vivre en France leur déracinement et à assumer la rencontre des deux systèmes de valeurs culturelles.

Leur culture d'origine est fondamentalement une culture juive dépassant de très loin le cadre restreint de la religion mosaïque et touchant tous les domaines de la vie privée et de la vie sociale. Cette culture a été toutefois, dans ces pays, influencée par l'Orient et l'Islam au contact duquel elle a vécu en symbiose pendant des siècles. Cette influence s'est fait sentir sur certaines coutumes, traditions, croyances magiques et par rapport à certaines normes de comportement et valeurs, mais jamais elle n'a atteint les domaines qui assurent la spécificité et l'intégrité du Judaïsme.

A la différence des travailleurs immigrés, cette population juive maghrébine a émigré généralement pour des raisons d'ordre politique liées aux étapes de la décolonisation et de l'indépendance des pays du Maghreb et aux événements et guerres du conflit israélo-arabe en Moyen-Orient. C'est donc une migration sans idée de retour (d'ailleurs les communautés au Maghreb sont en voie de disparition et même n'existent plus

comme en Algérie). Une autre spécificité de cette migration c'est qu'elle possède une identité de minoritaire quels que soient le pays où elle se trouve et la nationalité qu'elle détient, tout en ayant opté dès le début de façon massive et enthousiaste pour la France et la culture française. D'ailleurs ces migrants parlent généralement le français et peu nombreux sont ceux qui ne le parlent pas ou peu ; ces derniers ont généralement émigré en Israël. Le choix du pays d'émigration est lié à l'identification culturelle.

Pour en revenir à notre sujet, je viens de décrire rapidement la population qui fréquente ces deux types de groupes et d'indiquer leurs points communs. Ce qui les différencie, c'est que les clubs féminins sont animés par des bénévoles, et, comme je viens de le dire, ouverts à tout venant, donc avec un brassage un peu plus grand de classes sociales ; les groupes des services sociaux sont, eux, animés par des professionnels et constituent souvent une étape pour des femmes trop repliées sur elles-mêmes, trop dévalorisées pour s'ouvrir à des contacts plus larges et s'insérer dans ces clubs de la communauté. Mais que ce soit pour les clubs ou pour les groupes de services sociaux, les clivages de classes sociales restent importants.

J'ai donc été amenée à prendre l'initiative de la création de ces deux types de groupes et à y intervenir suivant les modalités décrites plus haut (interventions directes, suivies, ou ponctuelles et interventions indirectes) ; de plus, dans le cadre d'un cycle de formation que j'ai animé pendant 2 ans, j'ai pu suivre un groupe de femmes musulmanes épouses de travailleurs immigrés maghrébins encadrées par des travailleurs sociaux de la C.A.F. de Montpellier.

Je voudrais maintenant développer les expériences et idées qui ont été à la base de la création de ces groupes.

Par rapport à mon expérience, je dirais qu'un travail de recherche (pour ma thèse de 3ème Cycle) sur les processus d'acculturation en France chez ce même groupe culturel, m'avait fait découvrir l'importance des facteurs sociaux culturels dans la structuration de la personne et dans ses modes d'adaptation. Mes enquêtes et leurs résultats m'avaient convaincue de la nécessité de travailler auprès des population migrantes, sur le renforcement de

leur identité d'origine et sur leur prise de conscience des liens et valeurs culturels qui leur sont fondamentaux, ceci, si on veut les aider à trouver des formes authentiques et personnelles d'intégration dans le pays d'accueil.

Personnellement, aussi, en tant que femme issue de cette culture, mais située dans un milieu social et à une génération charnière qui a assumé la dernière étape vers l'occidentalisation, je désirais mieux connaître mes racines et me resituer par rapport à cette évolution qui avait commencé à la génération de ma grand-mère et suivi un mouvement inexorable d'acculturation et d'émancipation en particulier pour les femmes. Après une révolte et des prises de position extrêmes contre les valeurs qui avaient encadré mon enfance et mon adolescence, je retournai vers elles pour les connaître et découvrir ce qu'elles avaient laissé en moi comme empreintes profondes et comme contradictions et aliénations.

Ces deux axes de mon évolution et expérience personnelles sont présents tout au long de mon travail avec ces groupes de femme juives maghrébines.

Pourquoi la création de ces groupes et en quoi se différencient-ils d'autres types d'animation proposés aux femmes migrantes ? Citons, par exemple, des activités d'économie sociale et familiale des centres sociaux avec cours de cuisine, couture, travaux manuels, (il faut dire que les femmes juives fréquentent rarement ces activités : d'une part, les lois religieuses concernant la nourriture ne peuvent concorder avec le contenu des séances de cuisine, d'autre part, un esprit de ségrégation lié à un passé et un présent lourds de tensions retient ces femmes de fréquenter d'autres femmes maghrébines musulmanes) ou aussi les cours d'alphabétisation, les groupes du planning familial ou même les groupes de mères centrés sur un thème relevant de l'éducation des enfants, groupes qui, généralement, lorsqu'ils sont composés de femmes issues de classes défavorisées, ont du mal à exister.

Tous ces groupes et activités offerts aux femmes que je viens de citer ont le défaut de se situer uniquement ou presque dans une perspective d'apports ; apport de technique, d'information, d'une langue, d'une aide en général, tout ceci pour que les migrantes s'intègrent plus facilement à la nouvelle société.

Sans dénigrer la valeur de l'information et de la formation pour les migrants, ma critique porte sur le fait qu'aucun de ces groupes ne part de ce que sont ces femmes, d'où elles viennent, de ce qui a été important et significatif pour elles dans leur quotidienneté passée et aussi dans ce qu'elles vivent quant à leur déracinement ; de ce que sont leurs demandes, leurs aspirations, leurs contradictions et ambivalences quant à leur désir de s'intégrer et de changer. Ne pouvant partir de ce qu'elles sont, nous leur plaquons nos aspirations, nos désirs, nos intérêts, nos modèles.

J'ai parlé de contradictions et d'ambivalences car les femmes de cette population ont déjà commencé leur processus d'acculturation dans le pays d'origine ; elles ont déjà confronté dans leur jeunesse les nouveaux modèles amenés par la colonisation et l'urbanisation et en même temps intériorisé les modèles traditionnels de la femme par identification à leurs mères et grands-mères. L'image de la femme occidentale plus émancipée a déjà représenté une référence intériorisée ou au contraire rejetée suivant les cas. J'insiste sur ce point car on a tendance souvent à considérer que les migrants viennent de sociétés statiques, figées, et sont confrontés à un changement brutal en arrivant dans le nouveau pays ; en réalité on a à faire, au Maghreb en tout cas, à des sociétés en mutation, plus ou moins fortement marquées suivant les classes sociales, les groupes ethniques et les lieux d'habitation.

Pourquoi donc la création de ces groupes ?

1°) Ces femmes au premier abord semblent souffrir d'isolement, de solitude, de déracinement, mais en réalité il existe souvent un réseau plus ou moins occulte d'amitiés, de solidarité, d'entraide et même de prise de décision en commun à l'intérieur d'un groupe familial élargi ou d'un groupe de migrants originaires d'un même village, d'une même ville, qui se sont repérés, retrouvés et communiquent entre eux. Ainsi les travailleurs sociaux, intervenant auprès de familles isolées, découvrent petit à petit tout un réseau souterrain d'entraide ou de concertation. D'ailleurs l'observation des travailleurs sociaux auprès de ces familles juives maghrébines montre qu'ils rencontrent rarement au cours d'une visite à domicile la mère de famille seule ; à ses côtés est toujours présente une voisine, une mère,

une cousine, etc... De plus, après de nombreuses années d'intervention auprès de familles, les travailleurs sociaux découvrent que leurs "clientèles" se rencontrent les unes chez les autres pour bavarder, s'amuser ou même danser. Nous reviendrons sur ce sujet plus loin.

Donc, créer ces groupes n'était qu'une tendance culturelle importante existante en France, mais souvent restée cachée aux yeux des travailleurs sociaux.

2°) Et là, nous touchons à l'importance du groupe dans certaines cultures traditionnelles comme la culture méditerranéenne et aussi dans certaines sociétés rurales qui ont gardé leurs spécificités. Au Maghreb, on peut dire que l'individu se situe à l'intérieur de trois cercles ⁽¹⁾ : le premier cercle serait celui de ses rapports avec le transcendant et les forces surnaturelles, que ce soit dans la religion ou les croyances magiques. Le deuxième cercle serait celui de ses droits et obligations vis-à-vis du groupe en général. Le troisième cercle serait celui de ses droits et obligations vis-à-vis de la famille. Il y a primauté des règles religieuses et des rites sur la subjectivité, primauté du groupe sur l'individu, primauté de l'intérêt familial sur l'intérêt de l'individu.

Le groupe dans ces sociétés assure donc à l'égard de l'individu des rôles fondamentaux : il est tout d'abord une dimension importante du sacré ; tout acte religieux est avant tout un acte collectif et social. De plus, l'individu vit toujours avec et sous les yeux du groupe, qui lui procure sécurité, force, estime de soi, tout en étant toujours présent et contraignant par le contrôle qu'il assure sur ses membres. Dans la littérature sur le Maghreb, on retrouve l'importance de la vie du groupe pour chacun des deux sexes, et, pour les femmes en particulier, dans le livre "CHEBIKA" de DUVIGNAUD ⁽²⁾. Là est merveilleusement décrite la trame collective qui entoure les femmes de ce village du Sud Tunisien, trame constituée par les visites, les activités culinaires en commun, la poterie,

(1) M. COHEN - *Aspects psychologiques de l'acculturation de Juifs Marocains. Etude d'un groupe de migrants en France* - Thèse de 3^e Cycle, 1974, Université René Descartes, Paris (2 fascicules).

(2) J. DUVIGNAUD - *CHEBIKA: mutation dans un village du Maghreb*, Paris, Gallimard, 1968 (363 p).

l'entraide quotidienne et dans les moments les plus significatifs de la vie (mariage, accouchements, circoncision, fêtes) et enfin par la détente, en particulier la danse collective.

Il nous a semblé nécessaire de recréer pour ces femmes cette vie de groupe qu'elles avaient perdue, ce tissu social qui était très important pour elles.

3°) Et là, nous abordons la troisième idée à la base de la création de ces groupes. La dimension collective si présente dans les sociétés traditionnelles s'accompagne toujours de la notion de réciprocité dans la relation à autrui ; lorsque nous parlons de solidarité dans la culture juive traditionnelle, telle qu'elle se retrouvait dans les communautés du Maghreb, nous dirons qu'elle s'exprime sous forme de pacte qui unit l'individu et le groupe : ce dernier doit aide et soutien à celui qui est dans le besoin, le premier doit don et charité quand on le lui demande ; l'individu, s'il reçoit à un moment donné, sait qu'on attend de lui qu'il vienne en aide à celui qui à un autre moment sera dans la détresse. Le don à autrui n'est jamais unilatéral, il implique toujours un recevoir.

MAUSS ⁽¹⁾ a parlé de cette notion de don dans les sociétés primitives qui implique un échange, une réciprocité, base de la cohésion du groupe. On ne peut oublier ces notions lorsqu'on intervient auprès de personnes imprégnées par ces valeurs. Malheureusement notre conception de l'aide psychologique ou psychosociale n'implique pas de réciprocité et, appliquée à une personne issue d'une culture qui la valorise, elle nie alors une des dimensions sociales importantes de la personne. En créant ces groupes de femmes migrantes, on essaye entre autre de recréer la notion d'échange, de réciprocité, d'aide mutuelle dans les relations, rétablissant ainsi pour ces femmes les contours d'une dimension sociale qu'elles ont perdu en émigrant et la solidarité très profondément institutionnalisée.

4°) Et là nous développerons une quatrième notion à la base de la création de ces groupes. Il s'agit toujours de partir de la demande des femmes, de leurs centres d'intérêt et de leurs habitudes, même s'ils nous paraissent étranges. Il s'agit de permettre d'exprimer et d'être à l'écoute

(1) MAUSS M. - *Oeuvres - 1. Les fonctions sociales du sacré*. Les Editions de Minuit, 1968, 633 p.

de tout ce qui a été et est encore significatif et important pour elles, (les paysages, le climat, les odeurs, la vie familiale élargie, les coutumes, etc...) alors que pour nous, tout cela n'a pas d'écho ; le but étant le renforcement, la reconnaissance de l'identité culturelle comme premier stade d'adaptation à la nouvelle société. Le groupe devient le lieu privilégié où les femmes se sentent reconnues et peuvent se permettre d'exprimer leurs attachements, leurs nostalgies et aussi leur désarroi et perplexité face aux changements ; leurs ambivalences, leurs contradictions ou au contraire leurs identifications profondes face à deux systèmes de valeur. Chaque activité, chaque discussion puisent d'abord dans leur répertoire culturel et leur univers quotidien et donnent alors à ces femmes l'occasion de se resituer par rapport à l'ici et maintenant et par rapport au passé. C'est toujours à un moment donné : *"Comment on vivait là-bas et comment on vit ici", "comment c'était dans notre enfance et comment c'est ici avec nos enfants"*.

Je ne voudrais pas donner l'impression qu'avec ces femmes, on fait une recherche folklorique. Il s'agit là d'un partage de souvenirs, d'un échange de vécu commun à toutes qui est aussi, toutefois, très différent pour chacune. Cette mise en commun permet non seulement de se retrouver entre semblables, mais aussi de prendre conscience des différences qui les séparent : différents degrés d'acculturation, différents compromis possibles entre deux systèmes de valeurs, différentes ambivalences et contradictions marquées pour chacune par sa propre individualité et son passé unique.

Un sujet évoqué répétitivement dans les premiers stades d'existence d'un groupe est le départ précipité d'Afrique du Nord, en particulier d'Algérie et l'arrivée en France. Jamais, si je n'étais pas partie de ce qu'elles sont, je n'aurais pu m'imaginer combien cela avait été traumatisant pour elles et combien elles avaient besoin d'en reparler après 15 ans. Pour toutes c'était la rupture et la perte, souvent dans des conditions dramatiques : on perdait brutalement une maison, un mode de vie, des relations très chaudes et très expansives, la famille *"tribu"* présente à tout moment de la vie, pour se retrouver dans un coin de France ou à Paris, isolé, coupé de sa famille et de ses amis, dans des structures de relation beaucoup plus distantes et individualistes ; et je ne parle pas de celles qui ne connaissaient même pas la langue en arrivant.

Cette idée de partir de ce qu'est le migrant, de ce qui est important et significatif pour lui est en quelques mots une méthode de travail que j'essaie de développer également dans la relation d'aide individuelle avec les migrants. Elle est basée sur la reconnaissance des différences. Cette reconnaissance ne peut se faire qu'en prenant en considération les facteurs socio-culturels et les événements historiques déterminants dans le passé de la personne afin de valoriser et de renforcer son identité ; c'est l'envers de l'attitude : *"tout cela c'est du passé, maintenant vous vivez en France..."*

Exposer en détail cette méthode serait trop long, je me contenterai de dire qu'elle consiste en un double mouvement :

- d'une part, amener la personne à parler, à retrouver elle-même les éléments de son micro-milieu social et culturel porteurs de signification et présents dans son enfance et adolescence ; concrètement c'est l'amener à parler de son pays, de son village, de sa ville, de son quartier, de sa maison, de ses odeurs, de ses couleurs, du mode de vie, des fêtes et aussi des changements survenus dans ce milieu qui n'est jamais figé ;
- d'autre part, elle consiste à replacer tous ces éléments communs aux personnes issues de ce même milieu socio-culturel dans la vie personnelle de la personne, dans sa constellation familiale particulière.

En un mot, il s'agit de faire se situer le migrant dans son contexte socio-culturel et historique qui a marqué son évolution et modelé ses comportements et sa vie affective sans jamais oublier que ceux-ci prennent une signification à travers l'histoire individuelle. Ainsi, pour les Juifs du Maghreb, on ne peut comprendre l'individu sans le replacer dans le contexte de la colonisation et des processus d'acculturation, d'ascension sociale ou au contraire de paupérisation et dans le processus d'aliénation de sa propre identité que la colonisation entraîne toujours.

À la fin de mon exposé, je développerai ce que cette méthode implique pour la personne qui l'utilise.

Cette approche paraît être applicable au groupe ; là, chacune se situe par rapport à son passé mais a aussi comme point de comparaison les autres participants du groupe. La référence, la norme devient le groupe et non plus le modèle de la nouvelle société portée par ses représentants

divers : travailleur social, fonctionnaire, instituteur, etc... Ainsi, par exemple, dans les nombreuses discussions portant sur les libertés à accorder aux adolescents en France, les femmes se situent les unes par rapport aux autres et les plus traditionnelles peuvent découvrir chez leurs compagnes des compromis divers s'échelonnant entre les deux normes culturelles.

5°) Enfin, la spécificité de ces groupes est basée sur l'idée que l'adaptation, l'épanouissement pour ces femmes nous semblent passer par le principe du plaisir ; elles ne pourront s'ouvrir au monde extérieur et changer qu'en se faisant plaisir. Comme je l'ai dit plus haut, c'est toujours par rapport à leur rôle de mère (et souvent malheureusement de mères d'enfants marginaux) et à leur rôle d'épouse et de femme d'intérieur que les services sociaux ou les institutions diverses établissent une relation avec les femmes migrantes. Il s'agit de les informer, leur faire connaître leurs droits, les aider à se repérer, à être plus autonomes, à mieux dialoguer avec leurs enfants. On essaie toujours de renforcer leur compétence dans la perception, la compréhension et la manipulation de la réalité, mais toujours par rapport à ce qu'on attend d'une femme dans notre société suivant un certain schéma qui est le nôtre.

Or, on sait combien ces femmes orientales ont souffert d'une non reconnaissance en tant que personne ; elles existent uniquement dans leur rôle de génitrice. La femme musulmane n'a aucun statut en dehors de celui de fille, d'épouse et de mère. Elle n'a pas d'existence sociale, ni de reconnaissance, hors de ceux-ci. La femme juive maghrébine jouit d'une place très importante dans la famille, même si elle n'est pas manifeste. Elle n'est ni enfermée, ni voilée, mais n'a pas de reconnaissance sociale et est très tenue par de nombreux interdits et tabous. Avec le processus d'acculturation, on assiste à un grand mouvement d'émancipation des femmes juives qui sont maintenant avocate, médecin, etc...mais dans les classes les plus défavorisées, ce mouvement a été beaucoup plus lent et les femmes migrantes de ces milieux sociaux ont été très limitées et bloquées dans leurs désirs de réalisation d'elles-mêmes. Que de témoignages recueillis sur ces désirs bloqués ! : soit qu'elles n'ont presque pas pu

fréquenter l'école ou qu'elles ont dû interrompre vers l'âge de 10 ans leur scolarité pour aider leur mère à élever les petits frères et soeurs. Et pour celles qui ont eu la chance de poursuivre jusqu'au brevet ou au Bac c'était le refus des parents pour tous les projets d'études en dehors de la ville ou même pour tous les projets de travail hors de chez elles. Que de témoignages sur les révoltes refoulées vis-à-vis des privilèges accordés aux hommes et aux garçons ! sur le très grand contrôle que leurs pères ou leurs frères exerçaient sur leurs sorties et fréquentations à partir du moment où elles étaient pubères ! sur les mariages arrangés ! sur les preuves de la virginité à montrer à la belle-famille réunie le lendemain du mariage ! et enfin sur tous les interdits et tabous sexuels !

En fait pour ces femmes il n'y a pas eu en tout cas d'adolescence telle qu'elle se manifeste en occident, pas d'autonomisation progressive, puisqu'elles sont passées très tôt de la tutelle du père à la tutelle du mari, pas d'opposition et de révolte aux parents ; leurs rêves, leurs révoltes, tout a été refoulé, écrasé par des processus d'identification culturelle. Il est certain que, dans ces conditions, elles ne peuvent être à l'écoute des désirs, rêves et révoltes de leurs adolescents, qui grandissent dans une société qui encourage l'autonomie, permet la remise en question et s'oriente vers une libération de la femme. Et malgré les déclarations fort sincères de ces mères sur les possibilités et libertés qu'elles essayent d'offrir à leurs enfants en France, alors qu'elles se plaignent de n'en avoir pas eu dans leur jeunesse, on constate très vite, dès qu'on rentre dans les situations de vie quotidienne qu'elles relatent au groupe, combien elles freinent, interdisent ou alors permettent et donnent des libertés uniquement dans ce cas pour remettre en question l'autorité du père et assumer leurs propres révoltes avec celles de leurs enfants.

Je voudrais décrire pratiquement ce que j'entends par :
"permettre aux femmes de se faire plaisir autant qu'elles le désirent".
Ainsi un groupe pris en charge par une Assistante sociale ⁽¹⁾ a passé deux années à organiser des goûters, repas, couscous. Elles ont au cours de leurs ripailles fantasmé sur l'idée de passer une semaine à

(1) M. COHEN, M. DANON, M. MIKOLETCH et V. SAMUEL - *Expérience de travail de groupe auprès de femmes Juives du Maghreb installées récemment en France* - Sauvegarde de l'Enfance, 1975, 5-6, pp. 311-319,

Deauville pour se bronzer au soleil en bikini sans leurs maris (plusieurs de ces femmes pèsent plus de 80 kgs). A plusieurs reprises ce même groupe a plaisanté sur ce qu'elles voulaient laisser entendre à leurs maris au sujet des réunions ; elles désiraient les présenter comme des rencontres où se passaient toutes sortes de choses évoquées par des sous-entendus, des allusions, des plaisanteries grivoises en judéo arabe qu'une des animatrices ne comprenait pas. En fait le groupe et l'institution dans laquelle il se déroule deviennent le garant pour elles-mêmes et leurs maris des limites à ne pas dépasser, ce qui leur permet de fantasmer et de se donner du plaisir. Les maris voient généralement l'activité de leur femme, une après-midi par semaine, comme positive.

En se faisant plaisir, en laissant les désirs ou les fantasmes s'exprimer, on prend conscience de soi, de sa personne et en même temps on se libère de l'image négative et dévalorisante qu'on porte en soi. En effet ces femmes sont très conscientes de leurs manques dans la nouvelle société : analphabètes ou avec très peu d'instruction, pour certaines porteuses d'un passé de très grande pauvreté, confrontées à l'échec socio-professionnel de leurs époux (l'ascension sociale est toujours concomitante du processus d'acculturation chez les Juifs), atteintes par les échecs scolaires des enfants et la marginalisation de leurs adolescents, et enfin sensibles à l'image négative, que leur renvoie la société d'accueil, d'être des lapines sans être capables de donner à leurs enfants une éducation convenable.

Tout ceci contribue à développer chez ces femmes une profonde dévalorisation d'elles-mêmes et le sentiment d'éveiller le rejet. La prise en charge individuelle des services sociaux ne contribue pas à les faire sortir de ce cercle vicieux. Elles en arrivent à ne montrer aux Assistantes sociales que l'aspect négatif de leur situation, ne se donnant pas le droit d'avoir envie de faire quelque chose pour elles-mêmes d'autant que la relation d'aide a démarré à partir des échecs éducatifs avec leurs enfants. Avec le groupe, par le plaisir qu'elles se permettent peu à peu de se donner (cela vient très progressivement), par la reconnaissance et le renforcement de leur identité culturelle, par l'existence sociale qu'elles retrouvent et par la confrontation à des multitudes de modèles et compromis entre les deux cultures, ces femmes développent une meilleure image d'elles-mêmes, se revalorisent et commencent à exister. Les travailleurs sociaux

ont pu constater combien elles se présentaient différemment au groupe et en relation individuelle. Elles viennent aux groupes pomponnées, coquettes, alors que chez elles elles se présentent en négligé, accablées par les conditions de vie, les maternités rapprochées, victimes de leur situation sociale et de leur mari.

DESCRIPTION DE L'EVOLUTION DES GROUPES

Je parlerai maintenant de l'évolution de ces groupes, de leurs activités et du rôle de l'animateur.

Il est difficile de parler de règles bien définies si ce n'est la régularité des séances et les horaires, qui en fait ne sont pas toujours respectés. Soit les femmes n'ont pas les mêmes notions de temps que les nôtres, soit au contraire elles restent très prisonnières des routines et obligations ménagères dont elles ne peuvent facilement se débarrasser. Il est certain que plus la femme est intéressée par le groupe et surtout plus elle est prête à se donner du temps pour elle sans se culpabiliser, plus elle réussira à trouver des arrangements pour se libérer. Certaines bien "accrochées" disent : *"à la maison on sait que mon mardi après-midi c'est sacré"*, d'autres, plus rares, cachent longtemps à leur mari cette activité. La halte garderie à proximité donne quelques facilités mais généralement ces femmes maghrébines laissent difficilement les bébés aux étrangers et il arrive qu'elles amènent des nourrissons ou des petits enfants à la séance. Dans cette culture, l'enfant est toujours présent dans les activités des adultes ; il n'y a pas de séparation, comme on peut le constater en occident, entre les horaires pour les enfants et ceux pour les adultes.

Quant aux choix des activités, comme nous l'avons déjà dit, la règle est de laisser les femmes les choisir. Au début on peut proposer ; mais l'essentiel est de pouvoir entendre ce qu'elles désirent car elles ne se sentent pas le droit de proposer leur répertoire culturel ou des activités sources de plaisirs, craignant de ne pas être conformes à l'image que l'on attend d'elles. D'ailleurs, au début, elles ont tendance à faire des propositions dans le sens d'un renforcement d'une bonne image

d'elles-mêmes, conforme à celle qu'on attend : la bonne mère, la femme d'intérieur rationnelle et habile, la bonne épouse. Elles proposent de faire du tricot, du crochet, mais le jour de l'activité elles n'ont apporté ni crochet, ni aiguille, ou s'intéressent peu à ce qui s'explique et très vite ce sont les bavardages qui l'emportent.

Par contre, tout ce qui touche à la nourriture et à la cuisine prend une très grande place : on apporte des biscuits, du café ou du thé à la menthe dans un thermos ; si c'est possible on prépare des recettes sur place qu'on dégustera ensuite, on amènera de chez soi du couscous ou autre mets typique qu'on offrira à toutes et en particulier à l'animatrice afin qu'elle connaisse leur cuisine.

Cette importance accordée à la nourriture est facile à expliquer par tout ce qu'elle véhiculé sur le plan symbolique, culturel et psychologique.

Autour se crée souvent une atmosphère de détente, de fêtes, de rires et de plaisanteries. Il faut dire que les normes de minceur de la femme moderne commencent à pénétrer dans leurs moeurs et on assiste à un refus de consommer par crainte de grossir.

D'ailleurs pour ces femmes il y a toujours de bonnes occasions de faire la fête, de manger ensemble. Tout événement familial est célébré aussi une deuxième fois en groupe : mariage d'une soeur, communion d'un fils, circoncision d'un petit-fils, etc... l'animateur a également introduit la célébration de l'anniversaire de chacune d'entre elles, ce qu'elles n'avaient pas l'habitude de fêter, ni pour elles, ni pour leurs enfants ; dans les cultures traditionnelles, les événements d'une vie personnelle ne sont fêtés que s'ils s'inscrivent dans la vie collective ou religieuse : le jour de la circoncision, le jour où on coupe les cheveux pour la première fois au garçon, le jour où il rentre à l'école religieuse, la fête de toutes les filles et la fête de tous les garçons, etc... l'anniversaire n'est donc fêté que s'il est une étape importante dans la socialisation et l'initiation religieuse de l'enfant, or, les filles ont malheureusement bien peu d'étapes de ce genre à passer. Ainsi fêter l'anniversaire me semble très important car c'est commencer une reconnaissance individuelle qui permettra à ces femmes de l'assurer à leur tour à leurs enfants.

Nous avons organisé des fêtes et danses orientales avec un petit orchestre ; elles viennent avec leur caftan ou leur gandourah richement brodés et se mettent à danser la danse du ventre seules ou à plusieurs. La musique rythmée et sensuelle, jouée par un orchestre oriental habitué à ce type de séance, les amène progressivement à des états d'excitation et des sortes de transes utilisées d'ailleurs dans des rites. Il faut dire que la danse est pour certaines de ces femmes très importante et fait partie de leurs loisirs ; elle semble permettre un substitut érotique à une vie sexuelle peu épanouie. Chez les femmes arabes, pour ne pas enfreindre l'interdit d'une présence masculine auprès des femmes, les musiciens sont soit aveugles soit homo-sexuels ; chez les femmes juives la séparation des sexes n'existant pas, elles dansent en présence des hommes, mais préfèrent rester entre elles pour ce type de séance.

Pour assurer ces divertissements, les femmes s'organisent et créent une caisse commune avec une trésorière qui sait exiger de chacune son versement, beaucoup moins embarrassée à le faire que les travailleurs sociaux prisonniers de leurs craintes de grever un maigre budget familial. Pour elles, il est normal de se payer les plaisirs choisis.

A côté de ces fêtes profanes, il y a les événements et fêtes religieuses qui rythment le déroulement de l'année et là les femmes sont avides de connaissances. Tout en étant formées de façon très scrupuleuse à être la gardienne du foyer, des pratiques religieuses et des traditions, elles sont exclues du domaine de la connaissance des significations et symboles de celles-ci. Aussi à leur demande on fait venir des personnes qualifiées qui expliquent et répondent à leurs questions. Elles savent avec beaucoup de précision tout ce qu'il faut faire ou ne pas faire, mais elles sont incapables d'en expliquer les significations à leurs enfants. Ainsi, en intégrant des connaissances dans ce domaine si important pour elles et leur famille, elles se valorisent aux yeux de leurs maris et de leurs enfants.

Parallèlement ces fêtes sont l'occasion de se souvenir des traditions locales qui diffèrent selon les pays et même les régions. Raconter ces particularités c'est revivre en commun toute une atmosphère sacralisée et imprégnée d'un contenu émotionnel très fort ; elles

ont le sentiment que tout cela est perdu à jamais et qu'elles en sont les derniers réceptacles. J'ai travaillé avec un groupe de femmes de Constantine sur l'entraide féminine telle qu'elle se pratiquait dans leur communauté : aide aux vieillards, aux malades, aux femmes en couches, toilettes mortuaires, etc... qui étaient toujours du ressort des femmes. Au cours de ce travail une femme déclarait toute émue : *"c'est comme si un film se déroulait devant moi et je revois tout ce que je faisais"*. Une autre me disait : *"je me rends compte combien c'est important pour moi de faire tous ces actes et en France, cela me manque beaucoup"*.

J'ai donné là encore un exemple illustrant l'importance accordée dans ces groupes au retour au passé, aux racines à travers cette multitude de gestes, de rites, d'expressions qui sont les porteurs les plus fondamentaux de la constellation culturelle intériorisée par la personne.

Mentionnons encore rapidement quelques autres activités des groupes qui font partie d'un répertoire spécifique aux femmes : la séance d'épilage suivant la méthode orientale (au sucre), le maquillage des yeux, la préparation du henné, les soins esthétiques et enfin l'entraide mutuelle : dès qu'une femme prépare une fête dans son foyer, toutes les autres alors se mobilisent pendant des semaines pour préparer des monceaux de nourriture et l'accueil des invités qui, comme c'est la coutume, s'installent chez leurs hôtes déjà quelques jours avant la fête.

Pour toutes ces activités il est certain que la sensibilisation et l'écoute de l'animateur sont très importants car, au départ, elles éprouvent une certaine gêne ou une dévalorisation à dévoiler leurs goûts orientaux ; elles craignent de se faire juger comme arriérées et d'éveiller la critique ou le mépris ; aussi leur permettre de suivre leurs tendances profondes, c'est nous semble-t-il, leur faire vivre une expérience réparatrice.

Avant de développer l'autre type d'activité, essentiellement de discussions, on peut citer les sorties en bateau-mouche ou au musée Grévin, très appréciées par ces dames, mais la sortie tout en étant très demandée ne fait pas beaucoup d'adeptes car elle implique de se permettre un grand plaisir pour un temps plus long sans le garant de l'institution. Les femmes de travailleurs émigrés Maghrébins du groupe de la C.A.F. de Montpellier dont je

vous ai parlé, avaient organisé une sortie en Andorre avec les enfants, cela fut une grande joie pour tous. On organise aussi des jeux de société, ils permettent à ces mères, qui n'ont jamais bénéficié de ce type de distraction, de s'initier aux joies et à l'intérêt des jeux éducatifs et de les communiquer à leurs enfants.

Parlons maintenant des après-midi de discussion où les femmes parlent d'elles ou de leurs enfants. Si on parle du mari, c'est beaucoup plus tard dans l'évolution du groupe. J'ai animé un grand nombre de débats. Dans les premiers temps je faisais un petit exposé introductif sur un sujet d'ordre éducatif ou psychologique, laissant ensuite les participantes poser des questions. Mais, très vite, j'ai compris que chacune était trop préoccupée par ses problèmes pour être attentive aux éléments plus généraux exposés. Par la suite je les ai laissés choisir un sujet qui est généralement lié à une préoccupation du moment : mauvaise communication avec une adolescente, réaction d'opposition d'un garçon de 10 ans, les vacances d'été, l'organisation de la journée de la femme à la maison, etc...

Je me dois d'apporter ici mes observations quant aux modes de communication des femmes entre elles, observations identiques pour tous les groupes. Quoique pleines de chaleur et d'amitié les unes pour les autres, elles sont dans l'impossibilité de s'écouter. Dès que ce que dit l'une a un écho chez l'autre, cette dernière a un besoin immédiat de le communiquer soit au groupe, soit à une voisine, soit à l'animateur. Cela fuse de partout, parlant toutes en même temps ou sous forme de conversation à deux. A l'écoute d'une série d'émissions à France-Culture en 1975 sur "*paroles de femmes*", j'ai constaté que mes observations rejoignaient celles d'un professeur femme présentant son expérience auprès de groupes de pré-formation pour des mères de famille désireuses de rentrer dans la vie professionnelle. Elle aussi avait été frappée par ce même besoin de parler immédiatement, de se faire écouter. Elle expliquait ce mode de communication, et je la rejoins, par le fait que ces femmes n'avaient pas eu pendant des années d'interlocuteur pouvant les écouter, étant toute la journée seules à la maison. Une fois qu'elles ont la parole, celle-ci jaillit en flots ininterrompus et c'est seulement après une longue expérience en commun qu'elles commencent à se discipliner et à s'écouter.

Certains sujets de discussion reviennent périodiquement et éveillent des débats passionnés. Tout d'abord l'éducation de leurs jeunes filles en France, qui évoque leur propre éducation en Afrique du Nord. Elles sont très ambivalentes quant aux libertés à accorder à leurs adolescentes. D'une part elles se disent libérales et modernes, affirmant avec conviction qu'une jeune fille de nos jours n'a pas à être aussi tenue qu'elles l'ont été elles-mêmes ; il est important qu'elles fréquentent des jeunes gens avant le mariage. D'autre part, face aux situations réelles, toutes leurs angoisses profondes quant à la vie sexuelle, leur représentation d'une image masculine mauvaise cherchant à abuser de la femme, les tabous liés à la pureté, remontent à la surface et ce sont des refus catégoriques à toutes les demandes de la part de leurs filles : refus aux sorties, aux fréquentations de jeunes gens inconnus de la famille, à leur engagement dans un mouvement ou association à but idéologique ou politique, refus à leur demande de passer un week-end hors de la maison ou de recevoir un garçon qui n'a pas d'intention sérieuse. J'ai même découvert des mères qui essayaient de rejouer en France le même scénario du mariage arrangé tel qu'elles l'avaient connu en Algérie. Le résultat c'est que les messages envoyés aux enfants sont si contradictoires, si chargés d'angoisse et de peurs que les adolescentes progressivement cessent de sortir de chez elles et restent collées aux parents. Quelques unes adoptent des positions de révolte radicalisées qui peuvent évoluer vers la pré-délinquance.

Il est vrai que le fossé qui sépare la génération des parents migrants de leurs enfants élevés en France est bien plus profond que celui qui sépare deux générations d'une famille française. Moi-même, issue d'une même culture mais d'un milieu beaucoup plus acculturé, je découvre avec étonnement le fossé, la différence qui me séparent de ces femmes quant aux libertés et à l'émancipation dont j'ai pu bénéficier de la part de mes parents, quoique je retrouve chez moi certaines de ces caractéristiques. Ce fossé, cette différence, je les ai encore plus profondément ressentis lorsque j'ai animé un débat avec ce groupe de femmes musulmanes de la C.A.F. de Montpellier ; là aussi, était soulevé le même problème : quelles limites mettre aux libertés et à l'autonomie accordées à leurs filles ? Elles ont exprimé le refus catégorique d'études en internat et hors de la ville. Le maximum d'études pour une jeune fille qui réussit bien en classe est à leurs yeux d'arriver à être aide-soignante ou infirmière et pour celles qui ne réussissent pas c'est le retour au foyer pour aider leurs mères ; l'âge du mariage est fixé au maximum à 18-19 ans et souvent il se pratique plus tôt. Seule une femme kabyle affirmait des positions émancipées non reprises par les Algériennes et les Marocaines.

Il semble que ces discussions non seulement donnent à chacune la possibilité d'amener leurs questionnements et leurs ambivalences, mais aussi assurent un encouragement et renforcement mutuel pour accorder une plus grande écoute et compréhension aux besoins des enfants en France ; de plus, elles permettent d'améliorer la qualité du dialogue avec leurs enfants, de dédramatiser des situations et ainsi d'éviter la fixation du conflit entre les deux générations.

La sexualité est un thème abordé, mais plus tardivement, dans l'évolution des groupes. Bien qu'ayant accumulé une grande connaissance de ces femmes, je suis chaque fois à nouveau surprise en les écoutant s'exprimer sur ces sujets. Leur ignorance de la sexualité était si grande qu'elle a fait dire à l'une d'entre elles âgée de 40 ans et mère de 6 filles : *"Lorsque je devais accoucher de mon premier enfant je demandais au médecin de m'expliquer par où l'enfant devait sortir"* ; une autre raconte qu'en Afrique du Nord elle vivait suivant la coutume avec sa belle-famille : *"je me levais chaque jour à 5 h du matin pour qu'on ne me voit pas dormir avec mon mari, j'ai eu 11 enfants et personne ne sait comment j'ai pu les faire"*. Pour une autre, ses organes génitaux c'était un grand trou communiquant avec tout l'intérieur du corps.

En fait, on découvre encore chez les moins instruites et émancipées une très grande ignorance. Dans deux groupes, les travailleurs sociaux ont entrepris une information sexuelle avec des livres très simples pour enfants de 7-8 ans, les méthodes audio-visuelles s'étant avérées d'un niveau trop élevé. Certaines femmes ont parlé de leurs difficultés sexuelles, de leur frigidité, recevant conseils et avis des autres. En mettant en commun leurs expériences elles se disent et se répètent combien elles n'ont pas été préparées à la vie sexuelle et combien, tout en étant tabou ce sujet était très présent et parfois même exprimé de façon traumatisante. Certaines racontent que fillettes, elles avaient vu des jeunes mariées le visage tuméfié parce qu'elles s'étaient refusées leur nuit de noce, ou elles avaient assisté à un scandale familial se propageant dans tout le quartier lorsque la nouvelle épouse n'avait pas fait ses preuves de virginité à la belle-famille.

Un autre thème abordé est celui des privilèges accordés aux garçons et de l'autorité de l'homme. Elles peuvent généralement exprimer leurs satisfactions d'avoir une plus grande liberté en France. Elles se

sont débarrassées des belles-mères, elles sont moins sous le contrôle de la famille et du groupe tout entier, l'autorité du mari est beaucoup moins prégnante. Pour chacune ce problème prend des dimensions différentes : beaucoup laissent à leurs maris encore plus de pouvoirs et de responsabilités, se sentant démunies devant la complexité de la vie en France.

Certaines par contre prennent en mains les responsabilités familiales, leur mari étant beaucoup moins préparé à la vie en France (nombreux sont les cas où la femme est plus instruite et parle mieux le français que le mari, cela s'explique par les modalités du mariage en Afrique du Nord chez les Juifs. La jeune fille apporte un dot qui sera d'autant plus importante qu'elle choisit un époux d'une situation sociale élevée. Les jeunes filles de familles modestes qui avaient poussé leurs études jusqu'au Bac étaient obligées d'accepter un mari très peu cultivé si elles voulaient se marier) ; dans ce cas, elles prennent leur revanche en France en dévalorisant l'image du père aux yeux des enfants. Mais en même temps, et là est tout le drame, elles ne sont pas préparées à jouer ce rôle d'autorité ayant été socialisées à un rôle de soumission et de dépendance. Elles expriment leurs insatisfactions, leurs faiblesses, leurs impuissances et là aussi les enfants reçoivent des doubles messages.

Je n'ai pas fait d'évaluation scientifique de ce que peuvent apporter ces groupes aux participants, des évolutions qu'ils permettent. Seule mon expérience, à travers quelques exemples de cas précis, m'a permis de tirer les conclusions suivantes :

1°) En se faisant plaisir, en écoutant leurs désirs au niveau réel et fantasmatique, ces femmes prennent conscience d'elles-mêmes en tant que personnes et reculent ainsi les limites du permis et de l'interdit de leur culture sans s'en sentir menacées ; le groupe et l'institution sont les garants, les garde-fous des limites à ne pas dépasser. Elles se permettent de désirer, de se révolter, de régresser, de se réjouir, elles existent et s'affirment.

2°) Les femmes prennent conscience plus nettement des valeurs auxquelles elles adhèrent en les verbalisant, en les précisant en en cernant mieux les différences entre celles-ci et les modèles occidentaux. Elles prennent conscience de leurs contradictions et les acceptent plus facilement. Enfin elles découvrent leurs adhésions nouvelles et les nombreuses possibilités de compromis à travers les positions de chacune.

La norme est le groupe et non plus seulement la société dominante représentée par l'assistante sociale ou l'animatrice...

3°) Elles développent une meilleure écoute des désirs et aspirations de leurs enfants et améliorent le dialogue avec eux.

4°) Elles améliorent aussi l'image qu'elles ont d'elles et qu'elles donnent d'elles à l'extérieur. Elles se font connaître sous un autre aspect que victimes et en situation d'échec ; elles se montrent gaies, habiles, compétentes, capables d'aider leurs camarades et de les soutenir. Elles vivent alors une expérience réparatrice.

5°) Les femmes les plus douées et sûres d'elles-mêmes évoluent vers une prise de responsabilité dans les groupes et s'engagent dans une activité associative.

Je ne voudrais pas toutefois donner un tableau trop idyllique de ces groupes. Des limites et des difficultés existent. Tout d'abord l'impossibilité pour les mères de sortir de chez elles si le lieu de rencontre ne se trouve pas à proximité du domicile. De plus, la participation des femmes est très fluctuante, tributaire de nombreux facteurs extérieurs comme les maladies des enfants, des visites de parents, des événements familiaux, les fêtes religieuses ; à certaines périodes leur nombre est même très restreint. Ainsi pour le nettoyage rituel du printemps, qui se situe quelques semaines avant Pâques, elles entrent dans une activité débordante, passant leur temps à briquer leur maison de fond en comble, ne sortant plus de chez elles de peur de ne pas avoir terminé aux temps fixés par la tradition, la veille du jour de Pâques. Généralement, en période de vacances, les rencontres s'arrêtent, mais il est arrivé qu'un groupe fonctionne au mois de Juillet parallèlement aux groupes de leurs enfants pris en charge par l'éducatrice du service.

Et puis, il faut reconnaître qu'on ne peut atteindre toutes les femmes : les très marginales et repliées sur elles-mêmes n'y viennent pas. Elles ont besoin d'un long travail d'aide individuelle pour s'ouvrir à une vie sociale. Enfin, on peut se demander s'il n'y a pas de danger à s'occuper tant des femmes sans rien faire pour les hommes, en risquant alors d'accentuer le déséquilibre et les tensions du couple souvent liés aux différentes identifications culturelles du mari et de sa femme et non à des

questions de personnalité comme on a souvent tendance à l'expliquer. Ne faut-il pas envisager quelque chose pour les hommes, en particulier pour les aider à retrouver le rôle de transmission ?

En dernier, j'aborderai ce que ce type de groupe implique pour l'animateur et, comme je l'ai dit tout à l'heure de façon générale, ce qu'implique cette méthode d'approche socio-culturelle, c'est-à-dire, cette recherche, cette reconnaissance des différences pour la personne qui l'applique en situation individuelle ou en groupe.

D'une part, je rejette l'attitude non directive habituelle et préconise au contraire une attitude de questionnement, d'intérêt auprès du groupe ou de la personne de tout ce qui a été leur passé, leur pays, leurs modes de vie, leurs traditions, leurs valeurs et cela toujours intégré dans la vie personnelle de chacun afin de découvrir non seulement le contexte socio-culturel mais aussi comment il s'inscrit dans la vie personnelle de chacun en lui donnant son relief et sa particularité ; c'est un mouvement constant entre le général et le particulier.

Pour le professionnel, l'animateur, c'est être face à l'autre ou aux autres en tant que personne : "*qui ne sait pas et qui veut apprendre*", qui veut découvrir une réalité qui l'intéresse et qui lui permettra de comprendre son interlocuteur ; ce dernier devient alors celui qui lui apporte quelque chose et non plus seulement celui qui reçoit, qui ne sait pas et qui est en situation d'infériorité. S'établit alors une relation de réciprocité et d'équilibre entre le migrant, le travailleur social ou l'animateur, relation qui rejoint la notion de don et d'échange, si importante dans les sociétés traditionnelles, que nous avons développée tout à l'heure. Chacun apporte à l'autre ce qu'il est dans sa différence. Cette réciprocité nous paraît fondamentale dans le processus de reconnaissance des différences du migrant. Celui-ci se sent écouté, reconnu dans cette différence et en même temps il prend conscience des contours de celle-ci.

Pour intégrer cette attitude de questionnements et d'intérêts pour l'autre dans sa différence socio-culturelle, il m'est apparu progressivement (au cours de mon expérience de formateur de travailleurs sociaux à l'approche de ces migrants) qu'il ne suffit pas de donner des informations sur la culture en question ou de faire des recherches à ce sujet.

Une approche uniquement intellectuelle, rationnelle ne suffit pas. Elle ne permet pas d'avoir la sensibilité nécessaire à tout ce qui peut être le tissu, le code culturel et social de l'autre.

Pour développer cette sensibilité, il faut se baser sur ses propres réactions affectives face à l'étranger, l'étrange, la différence, c'est-à-dire être à l'écoute de tout ce qui choque, nous paraît bizarre, nous révolte, éveille le rejet, comme aussi de tout ce qui nous intéresse et nous fascine. Ce sont ces réactions qui seront alors le point de départ d'une écoute et d'une découverte de la différence chez l'autre. Or, généralement, on a tendance à réprimer ces rejets, ces révoltes, ces dégoûts, par désir d'acceptation de l'autre et justement ce sont ces réactions qui sont les points de repères de notre propre modelage culturel, de nos valeurs les plus profondes, de notre identité et c'est en partant d'elles que nous pourrions découvrir et accepter ces différences. En effet pour les accepter il faut les cerner, les connaître, sinon on développe une attitude très globalisante et très intellectualisée face à l'étranger. Reconnaître les valeurs, l'identité de l'autre passe par la reconnaissance des contours de ses valeurs et de son identité qui ne sont pas toujours conscients.

Cette méthode peut et doit aussi s'appliquer aux professionnels ou aux animateurs issus de la même culture que leurs clients, car souvent ces professionnels sont plus occidentalisés que les personnes qu'ils ont en charge. Ils ont souvent opéré un rejet, un mépris de certains traits culturels qui leur étaient propres ; ils se sont aliénés de leurs sources et racines, comme j'ai pu d'ailleurs le constater moi-même et cette aliénation est un facteur qui non seulement bloque la compréhension de l'autre mais pousse souvent à des jugements de valeur.

Enfin, je préconise un contact chaleureux, ouvert et expressif, tout au moins pour les migrants méditerranéens et surtout sortir de l'attitude de neutralité bienveillante. Ainsi avec ces femmes maghrébines, on ne peut se soustraire aux embrassades à l'arrivée et en se quittant, aux salamales rituels sur leur santé et celle de leur famille, on ne peut refuser les gâteaux, boissons, couscous, les rires ou les apitoiements, etc...

Une dernière remarque au sujet des réactions des femmes (et généralement du migrant) envers le professionnel qui n'est pas de la même culture ou de la même religion ; il est important qu'elles puissent s'exprimer afin d'assainir la relation et, qu'à leur tour, ces femmes acceptent la différence de l'autre.